Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **40 (1946)**

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Papstgeschichte von Gaston Castella. Bd. 1 : *Von Petrus bis zur Renaissance* ; Bd. 2 : *Von der Renaissance bis zur französischen Revolution* ; Bd. 3 : *Das Papsttum in der neuesten Zeit. Von Pius VII. bis zu Pius XI. 1800-1939.* Zürich, Fraumünster-Verlag. Bd. 1. 1944. 378 S. — Bd. 2. 1945. 448 S. — Bd. 3 im Erscheinen, ca. 500 S.

M. G. Castella, professeur d'histoire moderne à l'université de Fribourg, a publié, en 1922, une remarquable histoire du canton de Fribourg. Il a, plus récemment, traduit en français les trois volumes de M. le professeur Schnürer sur l'Histoire de la civilisation au moyen âge et il a donné, sous le titre : « La Garde fidèle du Saint-Père », une histoire de la Garde Suisse. Cette dernière étude l'ayant familiarisé avec certaines initiatives de la Papauté au cours des derniers siècles, on conçoit qu'il ait répondu favorablement à la proposition que lui a adressée le Fraumünster-Verlag à Zurich, d'écrire une Histoire des Papes.

L'ouvrage, réparti en trois beaux et grands volumes, est destiné, nous explique l'auteur, non pas aux spécialistes, mais au grand public, à ceux qui veulent être exactement renseignés sur ce qu'a été la Papauté au cours des âges et surtout à l'époque plus rapprochée de la nôtre.

Faire une Histoire des Papes, c'est plus ou moins écrire une Histoire de l'Eglise, et il n'est pas d'auteur qui puisse prétendre connaître à fond et de première main toute la matière que comporte un semblable exposé ; aussi bien a-t-on vu, à l'occasion d'entreprises de ce genre, des spécialistes de l'antiquité chrétienne s'attarder longtemps sur les premiers siècles et passer ensuite beaucoup plus rapidement sur les suivants. Ici, comme on peut s'en rendre compte par la répartition de la matière, c'est exactement le contraire, et les lecteurs auxquels cet ouvrage est destiné, loin de s'en plaindre, ne pourront que s'en féliciter.

L'auteur n'hésite pas à passer parfois la plume aux historiens de l'Eglise : au P. Jacquin, à Mourret surtout, au professeur Schnürer. Il cite soit la grande Histoire de l'Eglise actuellement en cours de publication sous la direction de M. Fliche et de Mgr Martin, soit les spécialistes de l'Histoire des Papes : Seppelt, Pastor, Ranke, dont il souligne la loyauté, Mollat pour la question romaine, Schmidlin, etc.

Le 1er volume, qui doit, en moins de 300 pages, parler de plus de 200 papes, ne peut naturellement consacrer à la plupart d'entre eux que quelques lignes ou un paragraphe, quitte à s'arrêter plus longuement à ceux dont la personnalité est plus attachante ou dont le rôle a été plus marquant :

saint Léon, saint Grégoire le Grand, saint Grégoire VII, Innocent III. Les conflits, les controverses dogmatiques, les étapes principales de l'expansion chrétienne, auxquelles est demeuré attaché le nom de tel ou tel pontife, sont rapportées à l'endroit où le veut la succession chronologique des papes, qui est à la base de tout l'ouvrage. Il n'y a d'exception que pour l'une ou l'autre questions qui se sont déroulées au cours de plusieurs pontificats et auxquelles l'auteur consacre un chapitre spécial : les invasions des barbares et les aspirations de Théodoric, l'œuvre de saint Boniface, la fondation de l'Etat pontifical, le schisme d'Orient, les croisades.

M. Castella a d'heureuses formules qui caractérisent bien un homme, qui précisent ou résument habilement une question. Il a trouvé la nuance exacte pour dire quelle était la position religieuse de Constantin. Il expose bien — un peu autrement que Duchesne dans le livre spécial que celui-ci a consacré à cette question — l'origine de l'Etat pontifical : le Pape s'opposant aux visées des nouveaux maîtres de la péninsule, qui tendaient à créer une Italie une mais lombarde, ne pouvait d'autre part recourir à l'aide de l'Empire de Byzance devenu iconoclaste et c'est pourquoi il s'adresse aux Francs. Il explique bien les origines du cardinalat (p. 173). Il reconnaît que l'affaire de Photius a été exagérée des deux côtés. Il donne une bonne caractéristique de Frédéric Barberousse, de Frédéric II, de Boniface VIII, dont il ne cache pas les torts. Il critique la fiscalité exagérée des Papes d'Avignon. Au sujet du Grand Schisme d'Occident, tout en reconnaissant que la controverse n'est pas absolument close, il souligne que la majorité des historiens admettent aujourd'hui la légitimité d'Urbain VI. Le concile de Bâle et ses conséquences font l'objet d'un très bon résumé.

La question de la venue de saint Pierre à Rome aurait dû être traitée un peu plus à fond, tandis qu'on aurait pu, dans une histoire des Papes, laisser de côté plusieurs des martyrs et des écrivains ecclésiastiques dont il est fait mention. Au sujet de la primauté pontificale, certains faits et quelques-uns des textes allégués sont un peu discutables. P. 53, l'auteur parle de la condamnation au concile de Saragosse des sectateurs de « Priscille » ; il voulait dire « Priscillien ». Il y a plusieurs inexactitudes dans cette phrase de la p. 60 : « Le pape Silvestre avait déjà élevé à Rome la plus ancienne église de la Vierge que l'on connaisse : Santa Maria Antiqua, aujourd'hui Sainte-Marie Libératrice ». Marin II (942-46) a été omis à la p. 158 ; mais il figure par contre à la table des papes qui termine l'ouvrage.

Le 2e volume est consacré aux 45 pontificats qui se sont succédés depuis le concile de Constance jusqu'à la fin de la Révolution française, soit depuis l'élection de Martin V jusqu'à la mort de Pie VI. Après un chapitre d'introduction sur la Renaissance, l'auteur aborde les papes de cette période. Dans le volume précédent, il avait atténué quelque peu les tares de Serge III, Jean XI, Jean XII et, plus tard, de Benoît IX, laissant dans l'ombre certains aspects de ces lamentables pontificats. Ici, Sixte IV et Innocent VIII sont appréciés nettement et énergiquement. Sans entrer dans des détails scabreux, ce qu'il fallait rapporter d'Alexandre VI est dit clairement. Jules II est qualifié de soldat beaucoup plus que de prêtre, et les fautes de Paul III ainsi que de Pie IV, avant leur accession au souverain ponti-

ficat, ne sont pas passées sous silence, pas plus que le népotisme de plusieurs papes de cette époque. Au sujet du schisme de Zamometic (p. 35), il aurait fallu renvoyer à la thèse de M. Stœcklin (*Rev. d'hist. eccl. suisse,* 1936-37). C'est aller trop loin que de présenter, sans restrictions, Schnitzer comme le meilleur biographe de Savonarole (p. 48), et l'on se serait attendu à quelques réserves au sujet des allures de prophète qu'affectait le Frate et sur l'opportunité de proférer en chaire certaines des accusations qu'il a formulées contre Alexandre VI ; ce qui est dit de la manière dont s'est terminée l'épreuve du feu n'est pas absolument exact : Schnitzer n'a, sur ce point, rien ajouté de nouveau à ce qu'avaient établi Villari et Pastor. Les pages consacrées à la Réforme et à ses causes sont très bonnes ; les théologiens feront simplement une réserve quant à cette affirmation que la thèse de la justification par la foi « s'apparente au mysticisme » (p. 81) et, avec plus de précision, que « le développement de la mystique augustinienne, parallèle à un développement du naturisme, issu de la Renaissance, aboutissait à une mystique du salut, la justification par la foi seule » (p. 72). Le cas d'Henri VIII est jugé calmement mais nettement. Très bon est le chapitre consacré au concile de Trente. Reprenant une idée très juste de M. Schnürer, l'auteur souligne que, à la fin du XVI^e^ siècle, ce n'est pas l'Allemagne, mais l'Espagne, à laquelle il faut joindre le Portugal, qui occupe en Europe la place centrale (p. 133) et qu'il ne faut pas faire commencer les temps modernes avec le Protestantisme : ils avaient débuté bien avant lui. A l'expression de « contre-réforme », qu'il n'aime pas, M. Castella substitue celle de « réforme ou de contre-offensive catholique » ou encore de « renaissance ecclésiastique ». Le cardinal Fisher et Thomas More sont aujourd'hui canonisés (p. 147). Ce qui est dit du massacre de la Saint-Barthélemy est bref mais très juste. L'auteur articule contre Grégoire XIII la grave accusation d'avoir approuvé le plan d'assassinat d'Elisabeth. Seppelt, en particulier, l'a affirmé (*Gesch. des Papsttums,* Bd V, p. 172-4), mais sans que, semble-t-il, son exposé, moins développé que celui de Pastor, permette une conclusion différente de celle de ce dernier, à savoir que celui qui mérite le reproche formulé ici, c'est le cardinal Galli, secrétaire d'Etat, tandis que Grégoire XIII est resté, personnellement, étranger à cette fâcheuse affaire. La soi-disant prophétie de saint Malachie sur la liste des papes est, à juste titre, écartée comme apocryphe (p. 198). Certains trouveront probablement que c'est faire trop d'honneur à Molina que de le compter au nombre « des plus grands penseurs » de la compagnie de Jésus (p. 206). La question de Galilée est très bien résumée. S'inspirant entre autres du P. de la Brière, l'auteur émet de judicieuses considérations à propos du traité de Westphalie. Il est vrai que, aux débuts du quiétisme, l'autorité fut plutôt favorable aux thèses de son protagoniste et qu'Innocent XI était même devenu l'ami de Molinos ; mais il faudrait éviter de parler des « qualités personnelles » de ce dernier (p. 289) qui était, au fond, un triste sire. La question de la suppression des Jésuites est longuement exposée et l'appréciation portée sur la Révolution française est très ferme. Enfin, utilisant le livre de M. Bernard Fay, M. Castella donne, avant de conclure le 2^e^ tome de son Histoire, un chapitre excellent et en partie nouveau sur la franc-maçonnerie.

Le 3e volume, notablement plus étendu que les précédents, est réservé aux 9 pontificats du XIXe siècle et du début du XXe : de Pie VII à Pie XI. L'auteur est cette fois-ci dans son véritable élément. L'exposé est plus développé, plus fouillé, plus approfondi et aussi plus personnel. Les conflits sont habilement rattachés à leurs causes, parfois lointaines. On a la satisfaction de trouver clairement expliquées certaines questions qui sont souvent présentées d'une manière trop superficielle. C'est le cas, par exemple, pour La Mennais, pour l'appréciation portée sur les conséquences du libéralisme. M. Castella ne cache pas les torts de Grégoire XVI, mais il souligne aussi ses mérites. Il explique bien le pourquoi de l'intervention militaire de la France dans l'Etat pontifical de Pie IX, soit la préoccupation d'y faire prévaloir les idées libérales, à l'encontre de l'Autriche, qui était pour le maintien de l'intransigeance d'autrefois, et il montre ce qu'il y aurait d'exagéré à prétendre que ce rôle de la France dans les Etats du Pape a contribué à déclencher la guerre de 70. Au sujet de la situation religieuse en Allemagne, l'auteur, qui utilise naturellement les ouvrages de Goyau, met bien en évidence l'esprit anticatholique et antilatin de Bismarck. Les encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno* sont largement commentées. Sur les efforts déployés par Benoît XV pour mettre un terme à la guerre de 1914, M. Castella avait, en 1944, comme discours inaugural de ses fonctions de recteur à l'université de Fribourg, présenté et publié ensuite une étude très fouillée ; c'est dire qu'il en parle dans le présent ouvrage avec une particulière compétence. La « question romaine » fait l'objet d'un bon exposé ; l'auteur note que la « conciliation » ne pouvait réussir que sous un régime autoritaire. Il souligne d'autre part que le cardinal secrétaire d'Etat s'appliquait à adoucir celles des décisions de Pie XI qui étaient de nature à provoquer quelques froissements. Au cardinal Pacelli devenu le Pape Pie XII, il ne consacre qu'une page et demie, pour signaler ses premières encycliques. Enfin, M. Castella a confié à l'un de ses jeunes élèves, M. l'abbé Jean-Denis Murith, qui l'a fait d'un style alerte et original, le soin d'exposer, en une trentaine de pages, l'organisation actuelle de l'Eglise. Le volume s'achève par une liste des papes et un index général de tout l'ouvrage.

Voici quelques remarques sur le 3e volume. Il aurait mieux valu éviter le mot de « dogme nouveau » (p. 209), au sujet de l'infaillibilité pontificale. N'y a-t-il pas quelque exagération dans le qualificatif « le chef des catholiques suisses » décerné à M. Decurtins ? (p. 292 ; c'est lui, d'autre part, qui est vraisemblablement visé dans une incidente du haut de la p. 328). Affirmer que grâce à Benoît XIV « tout élément douteux ou apocryphe avait été rigoureusement écarté » des leçons du bréviaire (T. II, p. 312), est malheureusement fortement exagéré, et ce qui est dit ici : que la réforme du bréviaire ordonnée par Pie X « bénéficia des travaux de la savante commission pour la revision du texte de la Vulgate présidée par le cardinal Dom Gasquet » (p. 335), est également inexact. Enfin, on peut se demander s'il est vrai que, en opposition avec Benoît XV qui, dès le début de son pontificat, déclara nettement son horreur pour la guerre, « des orateurs sacrés ne reculaient pas devant la célébration de la beauté glorieuse et de l'utilité purificatrice des hécatombes » (p. 355).

M. Fay, artiste-peintre à Château-d'Oex, a fourni les illustrations de l'Histoire des Papes, comme il l'avait déjà fait pour la Garde fidèle du Saint-Père. Chacun des trois volumes renferme 10 planches en couleur hors texte et 20 dessins à la plume d'une page entière, et comme le verso est en blanc, cela diminue donc, pour chacun des 3 tomes, quant au texte, de 40 le nombre de pages indiqué ci-dessus dans l'annonce de l'ouvrage.

Les planches en couleur sont, en général, bien réussies. L'artiste a voulu offrir au lecteur des scènes évocatrices, au coloris somptueux, aux perspectives accentuées. La plupart sont de véritables maquettes de décors de théâtre et sont au surplus admirablement reproduites. La richesse et le contraste des couleurs ont cependant été obtenus plus d'une fois aux dépens de la vraisemblance et même de la vérité : le pape est fréquemment vêtu entièrement de rouge ; or, s'il est vrai que c'est pour lui le signe du deuil et de la pénitence, ce n'est pas la teinte qu'il aurait fallu choisir pour la rencontre de saint Léon avec Attila, de Grégoire VII avec Henri IV, ni pour l'entrée de Jules II à Bologne. Pie II recevant Scanderberg porte un camail violet sur un vêtement jaune, et Jean XXIII présidant l'ouverture du concile de Constance, une mozette jaune sur une robe rouge. Léon XIII, au moment où le conclave vient de l'élever au souverain pontificat, est enveloppé, par-dessus sa soutane rouge de cardinal, d'une ample cappa dorée, et il porte une mitre de la même couleur. Il y aurait d'autres anomalies à signaler dans l'entourage du pape, dans le costume des cardinaux, des évêques, des religieux. Parfois — et ceci est plus grave — l'illustration insinue une erreur historique. Ainsi, à la planche insérée entre les pages 128 et 129 du T. II, on voit un pape présider une session du concile de Trente. Or, cela n'a jamais été le cas. Au T. I, p. 49, une gravure est intitulée : « Réouverture des catacombes par le pape Damase. » (Le texte de M. Castella est ici également fautif, qui parle de fermeture des catacombes par Dioclétien.) Un peu plus loin, p. 95, une scène de lutrin porte la légende : « première messe liturgique sous Grégoire le Grand », ce qui semble dire que la liturgie, c'est-à-dire la réglementation du culte, n'aurait pas existé avant 600.

Avec ces dernières planches, nous avons passé à la série des dessins à la plume. Or ici, il y aurait beaucoup de réserves à faire, déjà du point de vue artistique. La plume est une technique qui convient mieux pour une petite vignette que pour une grande composition et qui offre au surplus des difficultés spéciales ; il n'est pas aisé de rendre à la plume les nuages, la fumée ou même les flots de la mer. (Cf. d'ailleurs T. I, p. 149 ; T. III, pp. 155 et 139.) L'artiste, avec raison, a cherché à procéder à des simplifications, à établir des contrastes entre des surfaces laissées à peu près en blanc, telles des taches de lumière, et d'autres parties foncées ou presque noires. Certaines planches, des sujets architecturaux notamment, sont bien venues ; on reconnaît aisément, dans plusieurs d'entre elles, la silhouette d'édifices romains ; mais il en est d'autres qu'il eût mieux valu sacrifier, ou bien parce qu'elles n'apprennent rien et frisent même le ridicule, ou bien parce qu'elles sont franchement mauvaises. Non pas que M. Fay fasse du modernisme ou qu'il ne connaisse pas les lois de l'anatomie : il a prouvé

plus d'une fois le contraire ; il a des coups de plume heureux ; certaines scènes sont vivantes et animées ; mais d'autres sont pauvres et vides et, pour tout dire, un peu bâclées. Quand il s'applique, il arrive à de bons résultats : il nous a donné de Benoît XV, un portrait ressemblant ; mais qui reconnaîtrait, par contre, Léon XIII dans le personnage à la tête minuscule de la p. 269 du T. III ou Pie XI dans le pontife maigre et démesurément long qui sort de sa voiture pour entrer à Castelgandolfo ? (entre les pp. 408 et 409).

Cette question des illustrations — sur laquelle on peut d'ailleurs être d'un avis différent de celui qui est exprimé ici — est, au surplus, secondaire. Ce dont nous tenons, en terminant, à remercier M. Castella, c'est d'avoir donné, à l'usage du public cultivé catholique, une Histoire des Papes qui manquait en langue française. Il s'est placé au point de vue strictement historique et scientifique, tout en se conformant toujours scrupuleusement à la manière de voir de l'Eglise chaque fois qu'intervenait une question de doctrine ou qu'il était nécessaire de formuler une appréciation d'ordre moral. Dans les nombreuses questions sur lesquelles il est amené à se prononcer, il donne toujours la note exacte, le *sensus catholicus*. Pondéré, faisant la part des choses, il considère les problèmes sous toutes leurs faces et il s'abstient de formuler des suspicions sur le compte de tel ou tel pape, là où le doute demeure permis et où il est donc superflu d'énoncer un jugement qui serait susceptible de choquer le lecteur. Les faits sont placés dans leur cadre général, rattachés aux grands problèmes de la diplomatie internationale, mais aussi, quand il y a lieu, mis en connexion avec les particularités de notre histoire suisse, mais ceci très discrètement et plutôt rarement, de telle sorte que des lecteurs d'autres pays tireront aussi bien que les nôtres profit de ces trois volumes. Jamais l'auteur ne se noye dans les détails ; il s'en tient aux grandes lignes, préoccupé davantage de dégager les conclusions générales que de fournir des énumérations de faits secondaires. La langue est limpide, simple, sobre et noble ; les transitions sont aisées. Enfin, pour terminer, une table onomastique de 35 pages à double colonne, faisant suite à celle des papes, permet de trouver facilement les renseignements que l'on désire obtenir. On ne peut donc que souhaiter de nombreux lecteurs à cette Histoire des Papes qui fera mieux comprendre ce qu'a été, dès ses débuts, mais plus encore à l'époque moderne, cette Papauté qui ne cesse de grandir en rayonnement et en influence au milieu des ruines dont nous sommes actuellement les témoins et en face des problèmes qui se posent aujourd'hui avec tant d'acuité et non sans soulever dans nos âmes tant d'anxiété.

Simultanément a été éditée une traduction allemande de l'Histoire des Papes de M. Castella. Le 1er volume a paru déjà en 1944 ; le 2e, en 1945 et le 3e sortira de presse vers Pâques de cette année-ci. Les titres correspondent, à peu d'exceptions près, à ceux de l'original et l'allemand, surtout dans le 3e volume, suit de très près le texte français. Les passages relatifs aux affaires de France sont, ici ou là, un peu plus succincts, lorsqu'ils présupposent des connaissances de détail que ne possède pas le lecteur allemand moyen. Par contre, les chapitres qui touchent à l'histoire d'Allemagne

sont souvent un peu plus développés ; ainsi, en particulier, dans le T. I, les relations entre la papauté et l'empire, dans le T. 2, certains passages relatifs à la situation générale au temps de la Réforme, et dans le T. 3, les pages consacrées à l'histoire de l'Allemagne au XIX^{e} siècle (renouveau catholique dans la 1re moitié du siècle, Kulturkampf). De même, les citations d'ouvrages français ont été remplacées, partout où cela paraissait indiqué, par des extraits de travaux allemands correspondants, aussi bien que c'est sur des études de même langue — celles de Seppelt, Pastor, Funk-Bihlmeyer, Hergenröther, Schmidlin, Schnabel, etc. — que s'appuie de préférence la traduction. L'édition allemande est un peu plus volumineuse que le texte original, parce que les développements qui viennent d'être mentionnés l'emportent en importance sur les abréviations. C'est dire que cette traduction — bien qu'une Histoire des Papes en langue allemande et conçue du point de vue catholique fît moins défaut qu'en français — aura, elle aussi, ses lecteurs qui liront avec profit une synthèse conçue dans un esprit un peu différent, comme orientation et aussi comme exposition, de celui auquel ils sont généralement habitués.

L. Wæber.

Hans Wicki : Geschichte der Cisterzienser Abtei St. Urban im Zeitalter der Reformation (1500-1550). Diss. phil. Freiburg i. Schw. Paulusdruckerei, Freiburg i. Schw. 1945. 144 Seiten.

Mit guter Sachkenntnis, mit viel Verständnis, mit Verehrung und Liebe zu seinem Heimatkloster hat H. W. diese Arbeit verfaßt. In der Einleitung weist er klar und in kurzen Worten den sicheren Weg durch das Schrifttum und die Quellen. Die einzelnen Abschnitte sind gut aufgebaut und schön übersichtlich. Zuerst gibt er einen Überblick über den wirtschaftlichen Stand des Klosters, über die Art der Verwaltung und Einblick in das innere Leben, hebt auch die Tätigkeit und den Einfluß nach außen hervor, schildert sodann die Auseinandersetzung in den Wirren der Glaubensspaltung und schließt ab mit einer kurzen und treffenden Charakteristik der Äbte, die die Geschicke des Gotteshauses in jener Zeit lenkten. Mit Recht gewinnt der Leser den Eindruck, « daß die Abtei St. Urban im 16. Jahrhundert zu den größten und den bedeutendsten Gotteshäusern in der Eidgenossenschaft zählte » (S. 9). Dies ob seines Besitzstandes. Ob seiner hervorragenden Klosterzucht, die dem Beten und Arbeiten in altmonastischer Form durch das « Opus Dei », die « Lectio » (Schriftlesung und Studium) — führend unter den christlichen Humanisten — und den « labor manuum » die Treue hielt, darf es auch unter die besten Klöster jener Zeit eingereiht werden. Das hat H. W. recht gut hervorgehoben. Der Verfasser hat die Gabe einer klaren und flüssigen Darstellung ; doch wird diese beeinträchtigt durch die allzu häufig verwendeten Fremdwörter. Zugegeben : Ein Fremdwort kann mitunter einen deutschen Ausdruck treffender prägen. Aber Fremdwörter sind meist Fremdkörper, die der gewöhnlichen Umgangssprache entstammen und nicht selten von Nachlässigkeit in der Ausdrucksweise zeugen. Die sprachliche Form einer geschichtlichen Abhandlung soll durchaus nicht gesucht, wohl aber gewählt sein.

Die Arbeitsweise verrät des öftern den Anfänger. Erstens zeigt sich das in der Überspitzung abschließender Urteile, z. B. wenn es heißt : « Damit (Durch den Ablaßreichtum) waren die Cisterzienserkirchen plötzlich in den Mittelpunkt des religiösen Volkslebens gerückt. Die Seelsorgetätigkeit war für die Cisterzienser eine Pflicht geworden, da die Gewinnung der verschiedenen Ordensablässe fast ausschließlich an die Seelsorgetätigkeit in ihren Klosterkirchen gebunden war » (S. 56). Das ist etwas viel gesagt, denn trotz der zahlreichen Pfarrpatronate haben die Cisterzienser bis Ende des 18. Jahrhunderts nur wenige Pfarreien durch eigene Ordensangehörige betreut. « Einen besonderen Rang in der Geschichte des charitativen Wirkens der Abtei bekleidete der Hohe Donnerstag. » Das ist auch zu stark hervorgestrichen. Ebenso kann die Anmerkung 2 auf S. 55 mißverstanden werden. Der Brauch geht in die Anfangszeit des Ordens zurück. In den « Consuetudines » heißt es unter c. XXI. (Item de cena domini) ... « Post sextam horam portarius ... tot pauperes eligat quot monachi sunt in cenobio. Hi omnes ... in uno loco maneant donec ad mandatum ducantur ... in claustrum. » (*Ph. Guignard*, Les monuments primitifs de la règle cistercienne, Dijon 1878, p. 111.) So ist die Stiftung von 1309 nur eine Gabe für diesen guten Zweck. (Aus dieser Anmerkung kann aber geschlossen werden, daß um 1309 etwa 60 Mönche in St. Urban waren.) Die Fußwaschung der Armen und der Mönche fand immer im Kreuzgang und nicht in der Kirche statt. Ich greife diese Kleinigkeiten bewußt hervor, weil ich aus Erfahrung weiß, daß solcherlei Ungenauigkeiten noch Jahrzehnte hindurch in den verschiedensten Abhandlungen ihr Dasein fristen.

Der Anfänger verrät sich auch in der Art der Verweise auf Textentlehnungen. Die sind zwar immer angegeben. Es wäre aber wissenschaftlich genauer und sauberer gewesen, die entsprechenden Teile einfach in Anführungsstriche zu setzen und nicht — wie es öfters vorkommt — nur das Zeit- oder Eigenschaftswort zu ändern. Längere Satzentlehnungen rechtfertigt man am besten durch den Verweis : Nach ... So hätte es auf S. 23 (3. Satz) heißen sollen : « Meine Darstellung stützt sich hauptsächlich auf » *Th. Liebenau* ... (S. 24 Anm. 1), damit hätte sich der Verfasser zugleich entschuldigen können für das schwache baugeschichtliche Kapitel. Schade, daß er sich nicht an die Zeichnung aus dem Jahre 1630 (Staatsarchiv Luzern) hielt. Diese Abbildung läßt die alte Cisterzienseranlage sofort erkennen und zeigt somit, daß die Deutung Liebenaus nicht stimmt.

Es sei bemerkt, daß die etwas scharf ans Licht gerückten Mängel durchaus nicht wesentlich sind. Die Arbeit als Ganzes gesehen ist recht gediegen und wertvoll. Sie hat es verdient als 1. Beiheft zur Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte Aufnahme zu finden. Die Cisterzienser Ordensgeschichte erhält eine willkommene und manch wertvolle Bereicherung. P. *Kolumban Spahr* S. O. Cist.

Dom L. H. Cottineau : Répertoire Topobibliographique des Abbayes et Prieurés. Mâcon, Protat Frères, Imprimeurs-Editeurs, 1939, 2 tomes.

Ce gros et important ouvrage comporte deux tomes de 3478 colonnes. Une introduction avec l'Index bibliographique paraîtra ultérieurement en

supplément. L'éditeur donne en ces termes la justification de cette publication : « Plus de vingt-six milles maisons y sont étudiées, chacune à son ordre alphabétique. Elles appartiennent à l'institut canonial sous la règle de saint Augustin, ou à l'institut monastique sous celles de saint Basile et de saint Benoît, voire même à l'institut érémitique sous celle de saint Bruno. A cette nomenclature, déjà assez vaste par elle-même, viennent se joindre les humbles filles de sainte Claire, puisque leurs supérieures ont eu le titre d'abbesses.

Les indications fournies dans chaque notice sont, autant que possible, les suivantes : 1° le nom moderne du monastère, avec ses différentes graphies ; 2° le nom latin, tel qu'on le trouve dans les chartes, bulles ou cartulaires ; 3° le titulaire, qui souvent servait seul à le désigner ; 4° l'ordre auquel il a appartenu ; 5° les dates de fondation et d'extinction, avec, parfois, celles de faits intéressant son histoire ; 6° le diocèse dans lequel il était placé ; 7° la topographie détaillée servant à le localiser ; 8° enfin la bibliographie qui s'y rattache. »

L'ouvrage est donc digne d'attention et même d'admiration. C'est un guide précieux pour les recherches historiques et un répertoire appelé à faciliter grandement le travail scientifique. Malheureusement, on ne peut s'y fier sans réserves. On y rencontre tout d'abord un grand nombre de fautes d'impression, surtout au sujet des abbayes et prieurés de langue allemande ; ensuite, la bibliographie n'est pas assez récente ; la plupart des derniers ouvrages cités ont paru avant 1918 ; rares, parmi les publications signalées, sont celles qui sont postérieures à 1930 ; enfin, l'ouvrage renferme des erreurs dans les dates et dans les indications topographiques. Je me borne à quelques exemples : De *Frauenalb*, l'auteur fait deux monastères distincts : une abbaye de Cisterciennes et une autre de Bénédictines (et cependant, dans la bibliographie, il signale, quant à la première : « A. Schubert, Das Cistercienser (inexact) Nonnenkloster Frauenalb... »; cf. le Lexikon für Theologie und Kirche, IV, 146). Frauenalb ne se trouvait pas en Bavière rhénane, mais dans le grand-duché de Bade. L'auteur ne sait pas que *La Lance* a appartenu d'abord aux Prémontrés, et plus tard seulement aux Chartreux. Dans la bibliographie relative à *Lucerne*, il y a de grossières fautes d'impression. Elles ne sont pas moins rares aux mots : *St. Gallen* et *St. Ursanne*. A « *Salem* », au lieu de Linzgau et Linzgovia sacra, on trouve Lanzgau et Linzbovia sacra. La dernière publication relative à Beromünster date de 1886.

Malgré ces imperfections, on consultera cet ouvrage avec grand profit, car on rencontrera rarement un répertoire dont la bibliographie soit aussi détaillée et l'on appréciera ce travail, fruit de recherches patientes et désintéressées. P. *Colomban Spahr* O. S. Cist.

P. Bonaventura von Mehr O. F. M. Cap.: Das Predigtwesen in der Kölnischen und Rheinischen Kapuzinerprovinz im 17. und 18. Jahrhundert. Roma 1945. Istituto Storico dei Fr. Min. Cappuccini via Sicilia 159. xxxii-484 SS.

Wenn das Predigtwesen im allgemeinen noch wenig geschichtlich erforscht ist, so gilt das in besonderer Weise von dem der Kapuziner. Da

sind weite Gebiete und Epochen noch von keinem Historiker betreten worden. Und doch war der Kapuzinerorden zum vornherein als Predigerorden gedacht. Wir begrüßen es darum sehr, daß die historische Abteilung der Kapuzinergelehrten in Rom sich diesem Gebiete zugewendet hat. Der vorliegende sechste Band dieser Sektion bietet einen ganz bedeutenden Beitrag zur historischen Durchdringung der 200jährigen Predigttätigkeit der Kapuziner in einer deutschen Provinz. Nach einer etwas langen (S. 11-120) Darlegung des Predigtamtes in Satzung und Brauch des Kapuzinerordens überhaupt und der besondern seelsorglichen Lage, in die die kölnischen und rheinischen Kapuziner jener Zeit gestellt waren, geht der Verfasser auf sein eigentliches Abhandlungsfeld ein. Er umschreibt zunächst die Vorbildung und Vorbereitung der dortigen Kapuziner auf das Predigtamt. Sodann zeichnet er die verschiedenen Bezirke und Formen der Predigttätigkeit jener Kapuziner. Da leuchtet mächtig auf, wie die Kapuziner bei verschiedensten Anlässen und an verschiedensten Orten das Wort Gottes verkündeten. Sie traten auf in ihren Klosterkirchen, in Pfarrkirchen, in Domkirchen, Stiftskirchen usw. Man sah sie an Fürstenhöfen, vor Soldaten, vor Bruderschaften, bei Volksmissionen, Wallfahrten usw. Begreiflich, daß man von diesen braunen Predigern und ihrer eindringlichen, originellen Art sprach. Das 5. Kapitel bietet einen Einblick in dieses Urteil der Mit- und Nachwelt. Und dann tritt sie im 6. Kapitel im einzelnen auf, die lange, stattliche Reihe der Prediger und ihrer Predigtwerke. Viele Predigten sind untergegangen, viele sind erhalten geblieben, zum Teil gedruckt, zum Teil als Manuskripte. Wir sind gespannt, wenn in einem weitern Band diese Predigten ins Auge gefaßt werden, nachdem hier der historische Raum umfassend gekennzeichnet wurde. Ein reicher Anhang mit mannigfachen wertvollen Beilagen schließt den Band ab. Das ganze Werk trägt wissenschaftlichen Charakter und ist reichlich mit Quellen belegt. Gelegentlich werden allerdings nur die allgemeinern Fundstellen angeführt und gründliche Einzeldarstellungen übergangen. So z. B. *G. Abgottspon:* P. Valerian Magni (Olten 1939) und *Th. Graf:* Zur Entstehung des Kapuzinerordens (Olten 1940). Nichtsdestoweniger verdient die Arbeit unsere volle Anerkennung.

Appenzell. Dr. P. *German* Cap.

Alfred van der Essen : Le Cardinal-Infant et la politique européenne de l'Espagne (1609-1641), t. I (1609-1634), coll. *Evénements et personnages de notre histoire nationale* (*anciens Pays-Bas et Belgique*). Editions universitaires, Les Presses de Belgique, Bruxelles 1944, in 8°, XXVII-486 pages, 2 Annexes et 2 cartes.

Henri Pirenne caractérisait en ces termes le sujet étudié par M. Alfred van der Essen : nouveautés, importance. Les deux épithètes ne vont pas toujours de pair. Qui pourrait douter de l'importance d'une étude sur les relations des Pays-Bas avec l'Espagne au cours de la deuxième phase de la guerre de Trente ans ? Quel meilleur point de vue, pour cette étude, que la brève carrière du vainqueur de Nördlingen ? Fait remarquable,

cependant, la biographie du Cardinal-Infant, jusqu'à nos jours, n'a fait l'objet d'aucun ouvrage.

Les documents ne font pas défaut. Au contraire. Leur extrême abondance a plutôt découragé les historiens. La bibliographie du présent tome énumère 215 volumes de correspondance du Cardinal-Infant — auxquels il faut joindre les consultes des différents conseils ou jointes, les instructions royales et bien d'autres papiers encore — rassemblés dans les seules archives générales du royaume de Belgique. Si l'on ajoute à ces archives les sources espagnoles déjà publiées, les sources littéraires et les nombreux travaux, on peut juger que M. van der Essen avait une base considérable pour asseoir son ouvrage.

Il l'a conçu comme une exposition détaillée d'un moment de la vie de son héros, que les documents lui permettent de suivre en quelque sorte heure par heure. Une tranche de vie, dit-il, mais soigneusement choisie. Plus encore qu'à un roman de Balzac, on pense à un drame classique, avec son unité. C'est une crise : le voyage de 1634. Dès le début du livre, la scène est constituée par un chapitre sur la situation européenne en cette année. Les personnages : Philippe IV, Olivarès, l'empereur Ferdinand II, le Pape Urbain VIII et les comparses de second ordre, comme les diplomates, sont présentés l'un après l'autre. La crise s'ouvre à Milan, où Fernando, le Cardinal-Infant, vient d'arriver, rassemblant entre ses doigts les fils des négociations diplomatiques qui s'enchevêtrent péniblement dans le détour de Madrid. Quelle complexité dans cette Europe, où les intérêts religieux, nationaux, dynastiques se croisent en tous sens ! Quelle perfection dans ces manœuvres diplomatiques, où l'on n'a pas seulement le souci d'obtenir ce que l'on demande, mais de feindre, d'apaiser des inquiétudes, d'atteindre un tiers par deux ou trois ricochets, sans oublier jamais la dignité des personnes en cause. La figure d'un Oñate, ambassadeur extraordinaire auprès de l'Empereur, fixe un beau type de diplomate espagnol, ferme, intelligent, plein de bon sens et profondément loyal envers son roi. D'émouvants épisodes : la trahison progressivement révélée et la mort de Wallenstein, ou la bataille de Nördlingen, secouent ces jeux subtils du choc des réalités humaines, des crises de conscience, des brutalités. Le grand drame, ce voyage qui doit ramener l'ordre et la prospérité aux Pays-Bas, affirmer la position de l'Espagne en Europe, défendre et exalter le catholicisme, en un mot continuer Philippe II, ne laisse pas l'intérêt se détendre un instant. Qu'il constitue son armée, qu'il négocie avec les Suisses catholiques, qu'il piétine sur place ou qu'il lance enfin sa grande marche avec la puissance et la sécurité dont un frère du roi d'Espagne se doit de donner le spectacle, sans se laisser détourner par les intrigues des Impériaux ou du roi de Hongrie pour mobiliser à leurs fins les forces espagnoles, le Cardinal-Infant ne pense qu'à son but, à l'ordre qu'il a reçu de son frère et de sa dynastie, rejoindre Bruxelles pour reprendre l'œuvre du grand aïeul.

Voilà ce qui donne au gros in-octavo, plein des détails immédiatement sortis du document d'archive, son souffle et son prix. M. van der Essen eût pu se contenter de publier cette masse de faits inédits : les érudits lui en auraient été déjà reconnaissants. C'est ainsi que ceux qui s'occupent,

en Suisse, des affaires de la Valteline, de l'alliance de juin 1634 ou des passes grisonnes, trouveront sur ces points des précisions nouvelles. Et quel pittoresque récit que celui de la diète des cantons catholiques en mai 1634, à Lucerne, où les députés, après avoir successivement entendu des Espagnols et des Français des offres et des menaces, quant aux alliances qu'ils prétendent tenir avec les deux adversaires à la fois, finissent par décider que les deux engagements sont vraiment compatibles et qu'il n'y a pas lieu, par exemple, de refuser les offres espagnoles ! Les historiens, cependant, seront reconnaissants à l'auteur d'avoir eu le souci de donner à ces menus faits les grandes perspectives de l'histoire générale de l'Europe et de l'Espagne.

Il a justement souligné l'idéalisme catholique qui paraît chez Philippe IV, Olivarès — dont il dépeint si bien la mentalité ambitieuse et généreuse à la fois —, Fernando. Ce dessein jamais assoupi, même en présence des désillusions et des exemples infiniment moins désintéressés des princes d'Europe centrale, de soutenir le catholicisme universel par l'écrasement des Suédois, par le rétablissement des Pays-Bas catholiques et l'institution de cette route Flandres-Italie, qui doit couper la France de ses alliés protestants de l'Empire. Mais on discerne en même temps combien cette politique mêlait inconsciemment aux fins catholiques les intérêts espagnols et les visées impérialistes hérités de Charles-Quint, qui menaçaient d'étouffer la France. L'opposition, à ce sujet, des points de vue d'un Urbain VIII et d'un Philippe IV est justement notée. La position de la Suède aussi, qui ne fait pas seulement le soldat du protestantisme, mais s'inquiète également de l'union des Habsbourg, qui envisage, à certain moment, une puissante compagnie maritime, pour faire pièce à la Hollande, étendue de l'Atlantique à la Baltique. Enfin, quant à l'attitude de l'Espagne à l'égard des Pays-Bas, la prise de position est nette. Quoi qu'on en ait dit, l'Espagne, au temps de Philippe IV, n'a en aucune façon sacrifié les Provinces du Nord à sa politique vis-à-vis de la France et de l'Europe ; c'est au contraire sa politique générale qui porte le boulet de son acharnement à conserver ou restaurer les Pays-Bas catholiques : toutes ses inspirations religieuses, impériales, dynastiques s'y trouvent subordonnées. A soutenir pendant plus d'un siècle cette politique, l'Espagne a sans doute en partie ruiné ces provinces, mais c'est elle-même qu'elle a d'abord brisée pour leur venir en aide.

On aimera ce délicat portrait du Cardinal-Infant, qu'éclairent les admirables images de Vélasquez ou de Rubens. Un prince plein de vivacité, que la raison d'Etat destine à la carrière ecclésiastique, mais qui se sent le génie d'un grand capitaine ; un infant qui aime ses frères et ses sœurs avec plus de tendresse que ne le permettrait l'étiquette ; un Espagnol de grande race, qui sert le catholicisme avec toute sa foi et le roi son frère de toute sa loyauté ; un jeune héros, accueilli à Bruxelles par des transports d'allégresse, dont le souvenir n'a pas encore tout à fait disparu des Flandres, garanti par une mort précoce contre les retours du sentiment populaire. Ce n'est pas le moindre mérite de ce premier tome de biographie que de laisser paraître, au milieu de tant de précisions minutieuses, une figure aussi vivante.

M.-H. Vicaire O. P.

P. Candide Clerc : Le bienheureux Apollinaire Morel, capucin martyr, 1739-1792. Préface de M. Serge Barrault, professeur à l'Université. Fribourg, 1945, Editions de l'Imprimerie St-Paul, 312 pages, 4 fr. 50.

Le P. Apollinaire Morel, l'un des martyrs de septembre, est le premier Fribourgeois auquel est échu l'honneur de la béatification et l'on ne peut que se réjouir à la pensée que, supplantant les modestes essais qui lui avaient été consacrés jusqu'ici, sa vie ait maintenant été écrite par un de ses compatriotes, qui est en même temps l'un de ses confrères. En plus de ces premières notices biographiques, notamment celle du P. Stalder, l'auteur a eu à sa disposition les archives paroissiales du village natal du Bienheureux, celles de l'Etat de Fribourg, de l'Evêché, du Collège St-Michel, ainsi que celles des nombreuses maisons de l'Ordre dans lesquelles le P. Morel a séjourné. Puisant à ces différentes sources et s'inspirant en outre de ce que les historiens les plus récents ont écrit sur les massacres de septembre, le P. Candide nous a donné du P. Apollinaire une biographie conçue selon le mode traditionnel, bien présentée, somptueusement illustrée et munie d'explications empruntées à un milieu que l'auteur connaît fort bien et qu'il a su habilement mettre en valeur.

Il ne faudrait pas s'imaginer que seule sa mort héroïque ait fait la grandeur du P. Apollinaire. Il fut, pendant ses années passées au couvent de Fribourg, un professeur remarquable, et déjà antérieurement, à Romont, puis à Sion et à Bulle, comme vicaire, un homme énergique et de vertu peu commune. Il est heurté à plusieurs difficultés. A Bulle notamment, où il avait accepté, par obéissance, de se charger de l'instruction des deux jeunes fils du bailli, le chevalier Uffleger, il fut vivement critiqué, ce qui lui fit demander son déplacement ; et à Stans, où il fut envoyé, après un court séjour à Altdorf, il fut indignement calomnié.

C'est alors que le provincial des Capucins de Bretagne, venu en Suisse pour y chercher des missionnaires destinés à la Syrie, proposa ce nouvel apostolat au P. Apollinaire, qui accepta joyeusement, avec l'approbation de ses supérieurs. Il se rendit à Paris, pour se préparer à ce futur ministère. Il y était depuis moins de deux ans, lorsque l'Assemblée nationale décréta la suppression des Ordres religieux. Comme beaucoup d'autres, il se joignit alors au clergé séculier. Sa connaissance de l'allemand le fit choisir comme aumônier, à Saint-Sulpice, de la chapelle de l'Assomption, sanctuaire réservé aux catholiques de langue allemande qui se trouvaient dans la capitale. Quelques mois après, la Constituante votait la Constitution civile du clergé, à laquelle tous les ecclésiastiques furent sommés de donner leur adhésion. Le Curé de Saint-Sulpice refusa. Le P. Apollinaire accepta de souscrire à un texte modifié de manière à le rendre à peu près correct : le serment avec restriction ; mais la formule ne fut pas admise par les révolutionnaires. Cette tentative valut au P. Morel de nouvelles attaques, qui parvinrent jusqu'aux oreilles de ses supérieurs en Suisse. Il écrivit, pour se justifier, sous le titre : « Le Séducteur démasqué », un petit traité que le P. Candide publie en appendice (p. 271-306) : c'est un dialogue entre un Curé de Paris opposé au serment — le P. Appollinaire lui-même, qui n'accepte plus

l'ombre d'une concession — et un Vicaire de la campagne qui a juré la formule de la Constituante.

Le parti du P. Morel est désormais bien arrêté. Chassé de l'église de Saint-Sulpice, qui a passé aux mains des schismatiques, il se livre, à l'exemple de son Curé, à un ministère clandestin. Il ne se dissimule pas les dangers qu'il court. Non seulement il prévoit le sort qui l'attend, mais il y aspire. Il écrit des lettres exaltées, dans lesquelles on retrouve les accents et les expressions mêmes dont s'était servi, seize siècles plus tôt, saint Ignace d'Antioche se rendant à Rome où — il en avait la certitude ou du moins l'espoir — il serait mis à mort pour sa foi. Arrêté le 14 août 1792, après qu'il se fût spontanément présentés aux commissaires, le P. Morel fut enfermé à l'église des Carmes et y partagea sa captivité avec de nombreux confrères du clergé séculier et régulier jusqu'à la tragique journée du 2 septembre : celle du massacre. Sur la mort de notre Bienheureux, on ne sait rien de particulier. On possède simplement un court mémoire envoyé à l'Evêque de Lausanne par l'abbé Miquet (l'un des rares compagnons de captivité du P. Apollinaire qui échappa au massacre), qui donne quelques détails sur l'attitude de notre compatriote au cours des derniers jours de sa vie.

L'auteur passe ensuite aux démarches entreprises en vue de l'introduction de la cause des victimes de septembre. Il résume les principales phases du procès canonique, qui se poursuivit à partir de 1901 et qui aboutit, en date du 17 octobre 1926, à Rome, à la béatification des 191 martyrs par Sa Sainteté Pie XI. Il décrit enfin les fêtes qui, à la suite de cette cérémonie, furent organisées, dans l'Ordre d'abord puis dans notre diocèse en particulier.

Sur plusieurs des périodes de la vie du Bienheureux, les documents font entièrement défaut. On ne sait rien, par exemple, des péripéties de son voyage à Paris. L'auteur supplée plus d'une fois à ces lacunes au moyen de suppositions, dont l'une ou l'autre sont vraisemblablement gratuites. D'autres fois, pour habiller un peu mieux son écrit, il introduit certaines pages qui font un peu figure de hors-d'œuvre : ainsi le chap. 17, consacré à l'énumération de tous les compagnons de captivité du P. Apollinaire dans l'église des Carmes, avec quelques lignes de biographie sur chacun d'eux. D'autre part, le dernier mot ne semble pas dit sur la personnalité et le caractère du Bienheureux et, du même coup, peut-être sur certaines des difficultés qu'il a rencontrées aux diverses phases de sa carrière.

Il faut, en terminant, remercier le P. Candide de nous avoir donné cette première biographie un peu complète du P. Apollinaire Morel, cette vie d'un homme issu d'un de nos villages, élevé, dans des circonstances particulièrement difficiles, par une mère énergique et pieuse, aidée par le zèle éclairé d'un prêtre dévoué, un oncle de l'enfant ; et l'on ne peut que souhaiter de nombreux lecteurs à ce livre qui retrace, d'une part, la vie d'un saint de chez nous et qui, d'autre part, dans sa deuxième partie, est refait le récit d'un des épisodes les plus glorieux de l'Histoire de l'Eglise.

L. Wæber.

Hans Lehmann : Das Johanniterhaus Bubikon, 2e partie, dans Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft, in Zürich, vol. 35, cahier 2, Zurich, 1946.

Ayant eu à nous occuper à plusieurs reprises de publications peu satisfaisantes de l'auteur récemment décédé, relatives à l'ancienne commanderie de l'Ordre de St-Jean, à Bubikon, ce n'est pas sans quelque appréhension que nous nous sommes mis à l'étude du travail susmentionné. Grâce à son contenu, qui traite du développement architectonique des bâtiments jusqu'à la fin du moyen âge et donne une description très détaillée de la chapelle, l'auteur a pu, dans cette seconde partie, éviter des erreurs trop manifestes.

Les informations fournies par l'architecte J. Meier, qui est chargé de la restauration, lui ont permis de donner une foule de détails archéologiques au moyen desquels il brosse d'agréables tableaux, qui peuvent être acceptés comme vraisemblables bien que rarement basés sur des documents (p. 71). Quoiqu'il lui en coûte, il doit admettre (p. 94) que l'établissement de Bubikon n'avait rien d'un luxe effréné et ressemblait dans l'aménagement aux maisons bourgeoises de l'époque. Par contre, la chapelle, relativement grande, était ornée de fresques, très détériorées depuis sa profanation au XVIe siècle.

Bien que, à deux exceptions près, sans relation immédiate avec Bubikon, la digression (p. 147-56) de l'auteur sur les vitraux encore existants de membres suisses de l'Ordre de St-Jean, lui donne l'occasion de parler d'un sujet qui lui est vraiment familier et sur lequel, par conséquent, on le lit avec profit.

Relevons, dans la partie qui vient de paraître, quelques points qui appellent des réserves.

La donation de Diethelm de Toggenbourg n'était certainement pas destinée à l'établissement d'un hôpital ou d'un hospice sur les lieux mêmes (p. 72). Il est bien vrai que là où les propriétés des Hospitaliers se trouvaient sur les routes de grande communication, des hospices étaient prévus, du moins pendant les siècles des croisades en Terre Sainte, pour héberger les pélerins. Mais ils étaient destinés essentiellement, surtout depuis la fin du XIIIe siècle, à aider, par leurs contributions au trésor de l'Ordre, à l'accomplissement des tâches générales de portée internationale.

Les recherches de Paul Kläui, dont ce dernier a parlé à l'assemblée générale de la Société de Bubikon (NZZ, 25 mai 1945), laissent entrevoir qu'il y aurait quelques modifications à apporter à la généalogie des Toggenbourg (pp. 73, 124, 126).

La traduction de « burgum » par « Burg » (p. 74), nous semble un peu libre. La signification du mot français « bourg » correspond plus exactement à ce terme latin du moyen âge.

L'auteur n'a, malheureusement, pas pu taire son hostilité contre les institutions de l'Eglise, qu'il ne connaît au surplus qu'un peu superficiellement. Ainsi, il conteste aux Hospitaliers leur caractère de « moines » (pp. 73, 91), sans se préoccuper du tout des définitions du droit canon (can. 488, 7).

Un patriarche est pour lui en même temps archidiacre (p. 108). La menace qu'aurait été le monastère de Notre-Dame des Ermites pour les intérêts vitaux de la Confédération (p. 83) n'est pas expliquée : elle nous aurait intéressé. L'affirmation de la cessation de tout recrutement de chapelains de l'Ordre au commencement du XVI^e^ siècle (p. 99) aurait gagné en valeur si l'auteur avait voulu ou pu la prouver. Il oublie, par exemple, l'existence des commanderies de Kusnacht et de Bienne, composées exclusivement de chapelains. Le prétendu relâchement dans l'observation de la règle de l'Ordre, dans les siècles plus rapprochés de nous (p. 100), est l'une de ces fables excellemment réfutées par le livre récent sur *La vie du chevalier du Bois de la Ferté*, par Michel Even (Laval, 1941) : ce dernier auteur démontre ce qu'était réellement le fonctionnement de l'institut et la vie des membres de l'Ordre de St-Jean, et cela à une époque que les trop nombreux auteurs qui copient leurs devanciers ont convenu d'appeler la pleine décadence. L'expression équivoque au moyen de laquelle Lehmann voudrait insinuer (p. 132) que les Hospitaliers « comme toute la noblesse » se seraient livrés à la pratique d'extravagances plus ou moins littéraires de certains *minnesinger*, est l'une de ces affirmations gratuites qui lui sont habituelles et contre lesquelles on ne saurait protester assez énergiquement.

Mangold de Nellenbourg, commandeur de Bubikon (1330-43), n'a pu être commandeur de Beuggen (p. 89, note 12), puisque propriété de l'Ordre Teutonique.

Une revision de la liste des grands-prieurs d'Allemagne que l'auteur a tirée de Falkenstein aurait son utilité. « Amandus » zu Rhein (p. 90, note 13) est identique à Henman ou Jean, également commandeur de Bâle et Rheinfelden ; décédé en 1411, il a été enterré à Bâle.

Nous avons mentionné déjà, dans cette *Revue*, l'erreur constante de l'auteur quant à la dénomination de la charge, parfaitement distincte, du chef de la Langue d'Allemagne. Son pilier ou bailli conventuel portait le titre de grand-bailli et résidait au couvent. Heitersheim par contre devint siège permanent des grands-prieurs d'Allemagne en 1501 seulement. Il y a également lieu de ne pas confondre la charge administrative de prieur (appelé le plus souvent « grand » prieur), avec le titre du même nom porté par le fonctionnaire ecclésiastique desservant un prieuré ou seulement une commanderie. Les grands-commandeurs de pays furent remplacés assez tôt par les baillis conventuels ou piliers, et la dénomination de « grand » commandeur était celle du pilier de la Langue de Provence. L'auteur parle toujours (p. 92 sq) de grands-commandeurs d'Allemagne alors qu'il s'agit, en réalité, des grands-prieurs.

C'est également grands-prieurs d'Allemagne qu'il fallait dire (p. 145), en parlant de « commandeurs » en relation avec les armes représentées dans la peinture murale qui date du dernier quart du XV^e^ siècle. L'écartelure des armes de la religion avec celles de la famille ne se trouve que depuis Antoine Fluvian (1421-37) pour les grands-maîtres de l'Ordre et probablement depuis Rodolphe de Werdenberg (1481-1505) seulement pour les grands-prieurs d'Allemagne : cela devrait permettre l'identification de l'écusson faisant suite à celui de Frédéric de Zollern et montrant un animal

que le Dr D. L. Galbreath suppose être un lion mal dessiné qui figure dans l'écu familial du grand-prieur Henman zu Rhein dont nous avons parlé ci-dessus.

A la p. 138, il ne saurait être question d'identifier des personnages habillés de clair et portant des croix noires avec des membres de l'Ordre de St-Jean dont la croix n'a jamais eu cette couleur.

Nous ignorons pourquoi l'auteur voit (p. 150) dans saint Georges, le patron de la chevalerie en général, et celui des Hospitaliers en particulier. A vrai dire, il l'était, mais de la seule Langue d'Aragon, qui n'avait évidemment aucun rapport avec la Suisse.

Il faudrait des pages pour rectifier les erreurs que l'auteur, avec la plume facile de copiste mal avisé, entasse dans quelques phrases (pp. 108-9), sur l'Ordre du St-Sépulcre. Nous devons nous borner ici aux constatations suivantes : il y avait un Ordre de chanoines réguliers du St-Sépulcre qui adopta, en 1114, la règle de St-Augustin. Il avait des propriétés en Angleterre et en Allemagne ; c'est de ces dernières que s'occupe la bulle d'Alexandre VI, de 1497. L'Ordre lui-même avait été réuni, en 1489, à celui de St-Jean. Les chevaliers du St-Sépulcre, dont on trouve la première mention en 1333, n'ont jamais formé un ordre ou organisme quelconque avant 1868, lorsqu'on constitua l'ordre équestre de ce nom, dont les membres n'étaient plus tenus de se rendre à Jérusalem.

Exprimons le souhait que la Société des Antiquaires, qui publiera encore la troisième et dernière partie du travail de Lehmann, n'accorde pas trop de créance au patriotisme local qui continue à applaudir (NZZ, 21 février 1946) à cet ouvrage. Elle devrait saisir cette occasion pour rectifier les trop nombreuses inexactitudes historiques de ce qui a paru jusqu'ici. L'ensemble des trois fascicules étant destiné à former l'ouvrage fondamental sur Bubikon, il serait vraiment regrettable qu'il contribuât à perpétuer des erreurs. Même le gros volume de Prutz, sur les ordres religieux et militaires au moyen âge, est malheureusement l'ouvrage d'un auteur qui ne voit dans cette institution qu'une entrave à la centralisation dans l'Eglise et dans l'Etat, et il n'existe en allemand aucune publication un peu développée, objective et basée sur une connaissance parfaite de l'ensemble de leur histoire. La partie générale du travail de Lehmann aurait pu combler cette lacune, mais l'occasion a été manquée. Espérons qu'on sauvera du moins ce qui pourrait l'être, en profitant de la publication de la dernière partie, en 1947.

H. C. de Zeininger.

Cilette Blanc : Genève et les origines du mouvement prophétique en Dauphiné et dans les Cèvennes. Zurich 1934, 24 pages.

Lors de la Révocation de l'Edit de Nantes, la population des Cévennes et une grande partie de celle du Vivarais et du Dauphiné, qui avaient embrassé la Réforme, revinrent au catholicisme sous l'empire des contraintes dont elles furent l'objet ; puis, dès que les Dragonnades eurent pris fin, à l'instigation de « prophètes » qui surgirent dans ces contrées, elles adoptèrent à nouveau la foi calviniste. Certains auteurs, des catholiques surtout,

ont prétendu que ces abjurations avaient été obtenues sous l'instigation d'un protestant, le verrier Guillaume Du Serre ou Du Ferre et avec l'appui d'un mouvement parti de Genève. C'est cette dernière affirmation que Mlle Cilette Blanc s'est proposée d'examiner. Après avoir cité les affirmations de ceux qui se sont occupés de ce petit problème, elle arrive aux conclusions suivantes : Le verrier en question s'appelait, en réalité, de Ferre (et non pas de Serre). Contrairement aux allégations des auteurs réformés, il semble n'avoir jamais été à la tête d'un mouvement religieux. Enfin, s'appuyant surtout sur l'argument négatif, Mlle C. Blanc estime pouvoir affirmer avec certitude que le prophétisme n'est du moins pas venu de Genève.

Ce petit travail, publié d'abord dans la *Revue d'Histoire suisse* (1943, p. 234-49) a paru ensuite en tirage à part, augmenté d'une notice généalogique sur la famille de Ferre.

L. Wæber.

NEKROLOG

P. Adelhelm Jann O. Cap. †

Er verschied in qualvoller Krankheit am 30. Dezember im Kantonsspital zu Luzern, und am 2. Januar betteten wir ihn in seiner Heimaterde zur letzten Ruhe.

Der Verstorbene wirkte über 30 Jahre als Geschichtslehrer am Kollegium zu Stans. Unvergeßlich bleiben uns, die wir ihn in seinen besten Mannes- und Lehrjahren erleben durften, seine lebendigen, begeisternden Geschichtsstunden. Nicht zähflüssig, wie seine wuchtige Gestalt erwarten ließ, sondern in sprudelnder Frische strömte es vom Katheder. P. Adelhelm verstand es, seine Schüler zu fesseln. Er verfügte über ein köstliches Erzählertalent und ein fabelhaftes Gedächtnis. Staunenswert, was er alles aus der reichen Fülle geschichtlichen Lebens aufgespeichert und stets zu schlagfertiger Antwort bereit hielt. Dazu besaß er ein kindlich frohes Gemüt und wußte seinen Vortrag mit feinem Humor zu würzen. Am besten kannte sich P. Adelhelm aus in der Missionsgeschichte, in der Geschichte seiner engeren Heimat und hier vor allem in der Zeit des Bruder Klaus. Kam er in den Schulstunden auf diese Gebiete zu sprechen, dann wurde er warm, lebhaft, begeistert und — breit. Besonders gern benützten wir die Gelegenheit, ihn auf den Studentenspaziergängen über den weiten Stanserboden und auf die waldigen Anhöhen zu begleiten. Da verstand er es, uns zu unterhalten und die geschichtsbeflissene Neugier zu stillen. Die Landschaft lebte auf; der letzte Winkel wurde lebendig; in verwitterten Mauerresten spuckte es geheimnisvoll, und beim « Galgechäppeli » war es uns, als hörten wir das Henkerbeil sausen und die Köpfe dahinrollen. Hin und wieder verzog ein Allzukritischer seine satte Miene. Über das sagenumwitterte Drachenloch am Mieterschwandenberg (bei Stans) konnte P. Adelhelm aus